

Mon métier de peintre

« L'art ne reproduit pas le visible, mais rend visible »

Paul Klee

Une artiste, qu'elle soit peintre, poète, romancière, musicienne, auteure de théâtre, danseuse ou réalisatrice peut ressentir un besoin irrésistible de dénoncer l'injustice, de résister, de faire réfléchir, avec les outils qui sont les siens. Il semble que je fasse partie de cette espèce-là.

La peinture comme je la vis est un langage, porteur de sens et de sensations, interculturel, interdisciplinaire, un observatoire/laboratoire en bordure du monde.

C'est avec l'éthique et l'esthétique comme garde-fous, que je tente depuis plus de vingt-cinq ans de représenter, de re-présenter les enfants, les hommes et les femmes confrontés à des violences souvent extrêmes.

Mon savoir-faire apaise mon lieu intérieur, m'aide à vivre, j'y trouve une cohérence qui me permet de « tenir », d'éviter le morcèlement ou l'effondrement face à ce qu'un être humain comme moi, est en capacité de faire subir à son semblable. L'empathie me guide.

Je tente de faire avec ce que je suis, au plus juste, au plus près de moi, dans ma propre respiration, à mon rythme dans la marche du monde.

Rester, autant que possible « authentique » avec moi-même.

Quelque chose du « Connais-toi toi-même » de Socrate, de « Il faut coïncider avec soi-même » de Montaigne ?

Il ne s'agit pas là de nombrilisme mais plutôt de la recherche de mon individualité dans l'espoir d'arriver à trouver ce qui me relie à l'humanité en général.

« Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition », nous dit encore Montaigne.

Je ne cherche à être d'aucune école, mode ou courant. Mais comment ne pas se disperser, se diluer ou se noyer dans l'océan de sa propre diversité ?... Le chemin est long et solitaire.

Très vite, résolument figurative, j'ai peint la « figure » sur des toiles plutôt grandes : face à face, corps à corps. Représenter l'Humain en mouvement dans un espace mouvant entre « apparition et disparition » est une recherche que je mène depuis les débuts, de manière récurrente, voire obsessionnelle. Difficile de faire « poser » un modèle : la photographie, les images me sauvent !

En 1991 éclate la guerre en ex-Yougoslavie et nous parviennent des images, une idéologie insoutenable : épuration ethnique, répétition d'un passé pas si lointain...

La haine attisée par la peur de l'Autre semble toujours renaître de ses cendres. J'ai alors ressenti le besoin, la nécessité d'associer la passion de la peinture à la révolte qu'ont toujours suscité en moi l'injustice, l'humiliation, ce que l'homme est capable d'infliger à ses semblables. Tenter de comprendre.

D'Algérie arrivent des images terribles. Ce sera la « décennie noire ». Le feu mal éteint reprenait de plus belle.

Arrivent ensuite les photos, les témoignages horrifiants du génocide au Rwanda. Suivent des conflits meurtriers du Soudan, du Kosovo et puis encore ...et ... encore ...

Comment représenter ceux qui subissent les violences extrêmes?

J'ai tourné-viré longtemps pour trouver ma place, me situer. Les premières tentatives étaient parfois très violentes *Charnier, Lapidation...*

Mais comment ne pas re-victimiser, ne pas tomber dans le voyeurisme que je dénonce, ne pas susciter la pitié inutile, contre-productive et souvent irrespectueuse, ne pas prendre le risque de nourrir les regards sadiques ou pervers ?

Essayer de redonner une place à l'individu, à la personne, à sa dignité par le respect et l'empathie. Créer du lien par le regard entre celui qui subit et celui qui regarde, peut-être...

Comment résister, « tenir » face aux flots d'images d'une violence extrême, insoutenable, qu'en faire, comment « s'en mêler » ?

Ces images entrent en écho avec ma culture picturale d'européenne : les œuvres des Maîtres du passé inspirées par la mythologie, les récits bibliques ou par des scènes de batailles. Il est évident qu'ils parlent bien de la même humanité que la nôtre. Pour essayer de représenter l'insoutenable, je me suis donc appuyée pinceaux à la main sur les épaules de Michel-Ange du *Jugement Dernier* et de Goya *des désastres de la guerre*. J'en ai vu et revisité beaucoup d'autres, de ceux que je fréquente depuis l'enfance : Breughel, Bosch, Masaccio, Uccello, Piero della Francesca. Dialogues.

Peu à peu j'ai affronté seule ces photos « du tout-venant », bien souvent volées, prises à distance, à la va-vite, quelquefois truquées. Images sans hiérarchie, de plus en plus formatées qui sont à peine vues et si rarement

regardées (on zappe, on tourne la page, on clique). Images de guerre, de génocide, d'humiliations, de torture, d'enfants soldats, de murs, de femmes et d'enfants fuyant les violences extrêmes. Elles ne donnent lieu ni à réflexion, ni à analyse. Pas de pensée. Temps et espace y sont déconstruits, éclatés. Photos volées, pour rien. Non regardables, ces images sont généralement contre-productives, nourrissent les préjugés et renvoient les personnes maltraitées à un plus grand isolement encore, leur fait subir une stigmatisation de plus. Effacées, leur humanité est transparente. Les murs dressés entre les hommes sont de la même substance : ignorer l'autre, ne surtout pas permettre une rencontre ou la reconnaissance d'un semblable.

Parmi ces images-là, au hasard des reportages ou photos dans les journaux, les revues, à la télévision, sur le net, je croise un regard, des regards ou le geste d'une femme, d'un homme ou d'un enfant, un détail (tissus, vêtements, objets...) qui m'amèneront à la prochaine toile. Parmi ces photos que je collecte en nombre, certaines deviendront celles que j'appelle « les déclencheuses ». Très vite ce ne sont plus des photos que je regarde : je rends visite aux personnes qui y sont prisonnières, je vais à leur rencontre, à la rencontre de leur culture et peu à peu elles viennent à moi. Une personne surgit et s'en mêlent la magie des pinceaux et de la couleur. Je tente de rendre visibles les invisibles.

Être artiste n'oblige pas à vivre « hors sol », dans les nuages, dans le nuage – cloud- ou hors du temps. Je m'appuie beaucoup sur des documents, des images prises ou choisies par des témoins eux-mêmes, des proches, des chercheurs.

Les rencontres humaines et leur hasard sont essentiels, souvent magiques : les échanges ensemencent ma réflexion, mon travail. Tisser des liens, croiser les regards avec des anthropologues, des philosophes, des réalisateurs, des psychanalystes, des poètes, des écrivains, des défenseurs des droits humains, de tous et de chacun ... me permettent d'avancer (ou de reculer), de tenter d'être la plus « juste », au plus près de l'Autre et, bien sûr, de moi-même.

Il faut que les toiles soient regardables par les témoins, les victimes et les spectateurs, qu'on ait envie d'y cheminer avec les yeux et avec l'esprit.

Regards- égards, quelque chose comme le « kind regards » des anglo-saxons ?

Je prends le temps, je peaufine le travail. Peindre bien fait aussi partie du respect : celui des autres, du métier, du savoir- faire. Ne surtout pas rajouter de la violence à la violence. Le frottement et la caresse du pinceau sur la toile, les courbes et les contrecourbes, les odeurs, les embûches techniques, la difficulté à obtenir un résultat esthétique en accord avec les idées, les hésitations, le métier

de peintre m'aident à « tenir » face à la terrible réalité de laquelle je tente de rendre compte.

« Le sentiment de notre existence dépend pour une bonne part du regard que les autres portent sur nous : aussi peut-on qualifier de non humaine l'expérience de qui a vécu des jours où l'homme a été un objet aux yeux de l'homme. » Primo LEVI, *Si c'est un homme*, 1947

Comment représenter les tyrans, bourreaux, dictateurs et autres responsables du chaos?

Il m'a fallu un très long temps de réflexion, de doutes. Pas d'empathie possible. Pas d'éloge. Faire le portrait de quelqu'un c'est, symboliquement, lui rendre hommage. Il s'agit ici d'humains destructeurs de leurs semblables. Ils ne sont ni des animaux ni je ne sais quels démons.

Une solution a fini par surgir : je scanne leurs images médiatisées et... je les chiffonne, les écrase. Je fais ensuite le portrait du « chiffonné » au pastel, à l'encre, en peinture. J'en fais aussi des linogravures dont je chiffonne, sculpte les tirages pour les mettre ensuite en boîtes, en tubes (entubés !) ou en cubes (encubés!). Isolés. Je les encolle (encollés !) aussi sur des quilles (renversés !?)

Je cherche à mettre en évidence leur regard absent aux autres, dénué d'empathie, en miroir avec eux-mêmes dans un aller-retour en boucle avec leur toute -puissance.

La caresse, ce qui peut me renvoyer un peu de douceur, ne peut passer ici, que par la technique : elle m'aide, par le sensible, à supporter de passer des heures en si mauvaise compagnie. Le métier vient une fois de plus à mon secours et me permet d'arriver à représenter le dictateur ou autre tyran sans me laisser engloutir ni par leur froideur ni par l'effroi. Mes pinceaux m'aident à résister, à tenir le coup, une fois de plus

Humains, nous naviguons entre mémoires et oublis selon les flots, les courants et les écueils. La création se nourrit de ce perpétuel voyage. Pourrait-elle aider à jeter l'ancre ?

Un tableau est un lieu, une croisée de chemins en même temps qu'un ciel infini.

La peinture est mon fil d'Ariane dans le labyrinthe de la vie